

# L'antiquaire de Grenoble

Manuel Julián



**MJW**  
WRITINGS

Ce n'est pas toujours facile de tout laisser derrière soi et  
de recommencer.

# L'antiquaire de Grenoble

Manuel Julián

**MJW**  
WRITINGS

© **L'antiquaire de Grenoble**

Deuxième édition: août 2022

Auteur: Manuel Julián  
Website: julianswritings.com  
E-mail: julianwritings@gmail.com  
© **MJW** Manuel Julián Writings

Cette nouvelle appartient au recueil intitulé :

***“Frases que hacen nidos”*** ISBN: 978-84-944102-1-5

Éditions DÉDALO. Barcelona.

Tous les droits sont réservés. La reproduction totale ou partielle de cette œuvre n'est pas autorisée, ni son incorporation dans un système informatique, ni sa transmission sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autres) sans l'autorisation écrite préalable des propriétaires. Du droit d'auteur. La violation de ces droits peut constituer un délit contre la propriété intellectuelle.

Traduction: Laurie Baughman y Sonia Vanheeghe

© Image de couverture: Michelle, sheebes.com y Bruno Rosso para archivo Storico del Circolo Fotografico La Gondola - Venezia.

© Design graphique: Dailoscc DCC

Imprimé sur Art Bonaire. Sitges

Publication: Google Play Books

GGKEY: A36W4NYAEQH

Avec amour pour Renato Dávalos, sa  
sœur Valentina et Max, qui aboie  
toujours quand il me voit.

## Synopsis

Adrien Lefebvre avait hérité du commerce de ses aïeux : Behemot, un magasin d'antiquités dans la ville froide de Grenoble.

Dans sa jeunesse il avait obtenu son doctorat en histoire de l'art et il était passionné par la photographie. Son plus grand objectif était de travailler en tant que conservateur du Louvre, mais sa candidature avait déjà été refusée une demi-douzaine de fois.

Un matin il reçut la visite d'un fou qui a failli réduire sa boutique en miettes. Depuis lors Adrien envisage de changer radicalement de vie. Il met en vente son commerce familial et décide de partir vivre à Brooklyn. Cependant rien ne se passe comme il l'aurait souhaité.

# 1

## Photos de baisers

Grenoble, France, novembre 2018

Je ne pouvais pas dire à quoi cela était dû, peut-être à la forte odeur de cirage pour métal, au tissu des tapisseries, au peu de lumière qui filtrait de la rue, ou au mystère entourant les objets qui avaient appartenu à d'autres personnes. Un magasin d'antiquités l'a conduit sur la pointe des pieds au seuil d'un monde mystérieux de personnages étranges et d'environnements lointains et suggestifs. Adrien Lefebvre, comme la limaille de fer sur l'aimant, se laisse toujours attirer par ces objets, ils éveillent en lui un intérêt hypnotique à les toucher et à les sentir, l'odeur évoquant en lui tout le reste.

Ce n'étaient pas de vieilles choses, c'étaient des antiquités, et chacune d'entre elles qu'il découvrait apportait avec elle une nouvelle histoire : qui les possédait, quelle était l'atmosphère de son époque, a-t-il dû les abandonner ou les a-t-il

perdues à la suite d'une guerre, d'une déception amoureuse, d'une expulsion, d'un pari?

Il avait obtenu un doctorat avec de bonnes notes à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, a travaillé plusieurs saisons au Musée des Beaux-Arts et des Antiquités de Grenoble et au Saint-Laurent, le musée archéologique, puis a donné quelques cours dans une académie pour les jeunes qui n'avaient pas les moyens d'aller à l'université et a essayé sans succès de postuler pour le poste de conservateur, pour le Louvre, le musée le plus visité au monde. Il a toujours eu le sentiment d'avoir visé trop haut et c'est pourquoi il s'est écrasé lors de la tentative, alors il a continué avec l'entreprise familiale : Behemot ; le vieux magasin d'antiquités. Cette semaine, avec toute la correspondance, il avait reçu le sixième communiqué de Paris :

"Cher Monsieur Lefebvre..., bla, bla, bla..., nous sommes heureux de nous occuper de vos tentatives persistantes pour accéder au poste de conservateur, mais nous avons le regret de vous informer..., bla, bla..., qu'en ce moment il n'est pas nécessaire..., bla, bla..., nous en profitons pour vous envoyer un salut cordial..., bla, bla, bla..."

Dans sa jeunesse, il a visité un de ces établissements Brocanteur dans le 5e arrondissement, le plus vieux quartier de Paris, son propriétaire prétendait posséder des objets récupérés sur le Titanic, des effets personnels de ses passagers, comme dans le film de la fin des années 90. Bien sûr, ce n'était pas vrai, mais son cirque maintenait l'apogée de l'illusion. Il n'a jamais aimé les cirques, mais il doit avouer qu'il a été immédiatement séduit par les jeux de lumière.

Au plafond pendaient des chauffe-lits en cuivre, des lampes à huile ou des marionnettes en porcelaine, de vieilles valises qui faisaient la moitié du tour du monde, des livres sur une petite table présidée par une lampe avec une tulipe verte et un vase en verre gravé à l'image de quelques nymphes. Sur les étagères se trouvaient toutes sortes d'articles que personne n'utiliserait aujourd'hui, sauf comme souvenirs décoratifs, des articles qui avaient été considérés autrefois

comme du luxe. Il tenait dans ses mains une caméra super 8 qui contenait encore de la pellicule Kodak non développée, se demandant qui seraient ses personnages anonymes. Il ne pouvait pas s'empêcher de regarder à travers l'objectif et de sentir comment son imagination produisait une sorte de saut dans le temps, un mouvement de recul qui l'amènerait à penser à tout ce que cet objectif aurait capturé, aux instants imperturbables qui ont survécu au passage du temps. Peut-être une femme seule sur la plage, avec une fine écharpe de gaze jetée dans l'air du soir, ou un enfant jouant avec son cerceau parmi les fontaines d'un parc où volent des pigeons, ou encore les images d'un safari où le chasseur observe de loin un troupeau de rhinocéros myopes, qui sait ? La plupart de ces choses étaient absurdes et inutiles, du moins d'un point de vue pratique, mais si l'on regarde bien, l'art n'a jamais été quelque chose de pratique, comme un seau et une serpillière, mais quelque chose de beau qui pouvait rendre notre vie plus agréable et plus suggestive.

À peu près au milieu de la rue Blériot se trouvait Béhémot, une antiquaire poussiéreuse et usée dont la façade présentait un hippopotame en bronze flottant parmi des roseaux et des papyrus exotiques. Adrien avait hérité de l'entreprise familiale, qui lui avait été transmise, à la troisième génération, par son grand-père Edmond. Dans une ville comme Grenoble, vieille de plus de deux mille ans, un tel commerce pourrait s'intégrer parfaitement au paysage, une frise de maisons séculaires rafraîchies par la brise des sommets alpins. Dans la même rue se trouvait un établissement presque aussi vieux que le sien, la boutique de gants du Dauphiné, tenue par Madame Jeannette, une veuve timide, de son âge, très cultivée et féminine et qui n'avait jamais eu d'enfants. En fait, elle n'a été mariée que quelques années avant que son mari ne décède dans un tragique accident de voiture.

À une courte distance du centre et à près de cinq cents mètres de hauteur se trouvait la Bastille, une forteresse défensive qui ne se défendait plus que des touristes et de ses habituels déchets et emballages abandonnés.

Dernièrement, Behemot n'a pas eu autant de clients, la plupart d'entre eux préférant acheter sur Internet. Il semblait que si quelqu'un n'avait pas de site web ou offrait ses produits sur les réseaux sociaux, ils n'existaient plus. Adrien n'utilise

plus le crayon, ni les livres de comptabilité, ni l'ancienne caisse enregistreuse, mais il résiste à la modernité, car malgré ses avantages, il la considère comme surestimée.

A l'heure du petit déjeuner, comme tous les matins, Adrien s'asseyait et regardait de vieilles photos. Il gardait une boîte cachée sous le comptoir, la boîte en laiton portait une étiquette, comme un dossier, sur laquelle on pouvait lire : "Photos embrassées". Des images qui ont été embrassées ou que quelqu'un a embrassé pour une raison quelconque.

Le secret de ces photos était les sentiments qu'elles éveillaient en lui, c'étaient des images d'adieux et de retrouvailles, d'étreintes et de déceptions. Il a ressenti la même chose lorsque Beth, la seule femme de sa vie, est partie, les autres étaient comme les décorations de sa boutique, de vieux souvenirs ou des antiquités. Beth était son centre de gravité, la raison de se lever tôt, de trouver une certaine satisfaction dans tout ce qu'il faisait, même si les clients avaient fui vers les plateformes de vente en ligne, mais maintenant sans elle, tout n'a plus de sens. Un matin, Beth a vidé son compte en banque, fait ses valises et est montée dans un bus pour Toulouse. La note sur le frigo disait simplement : Au revoir bébé ! Il a été signé avec son propre rouge à lèvres. Elle est partie sans regarder en arrière avec l'illusion d'une adolescente pour rencontrer son professeur de fitness, un rat de salle de gym musclé et arrogant avec lequel elle avait, disons, une "relation étroite" depuis quelque temps.

Adrien a essayé de ne pas être affecté par tout cela et, comme chaque matin, il a ouvert sa boîte de photos pendant la petite pause du petit déjeuner. Il l'a fait glisser un moment de sa cachette pour le poser sur le comptoir, puis la sonnette a retenti.

"Un client? Comme c'est gênant !" —Il pensait

Un homme agaçant, curieux, à l'air rude, qui ne savait pas ce qu'il voulait et n'avait probablement pas la moindre idée de ce qu'il cherchait dans un établissement comme Béhémot, est passé par la porte. Le touriste, qui portait un

sac de sport suspendu comme une bandoulière, a commencé à tout toucher et à le rendre nerveux.

Puis-je vous aider ? -a demandé Adrien.

—Ce n'est pas nécessaire, monsieur.

Il semblait vouloir regarder autour de lui sans être dérangé. Il s'est retourné sur lui-même dans l'étroit couloir de porcelaine et a frappé une silhouette délicate avec son sac Puma, qu'il a immédiatement décapité. Comme il s'assurait de ne pas être vu, il a essayé de remettre la tête en place, mais maintenant elle ne rentrait plus et la laissait dans une forme incroyable qui semblait tenir, en réalité la figurine ressemblait maintenant plus à l'enfant de l'exorciste. Il s'est arrêté sur des soldats de plomb de 15 cm "sûrs qu'ils ne se briseraient pas", a-t-il pensé. Et le prix a été baissé. Il en a choisi un dans un uniforme frappant.

—Combien ça coute?

—Quarante euros, monsieur, plus le chiffre que vous avez cassé, cela fait un total de 525 euros.

Le client, un homme mentalement dérangé, était furieux et l'a frappé au visage, puis lui a jeté les soldats de plomb. Alors qu'Adrien était accroupi sous le comptoir, des milliers d'éclats de verre de bohème, de porcelaine en os et d'autres objets de valeur ont été brisés au cours de son petit déjeuner, le client armé d'un bâton de golf, un long driver avec une tête en bois et une poignée en caoutchouc, a tout frappé sur son passage, a finalement jeté le club jusqu'à la limite avant de disparaître.

Adrien en est sorti pour contempler le désastre. Il a regardé les effets de ce tsunami et a été terrassé par une profonde tristesse et un nez ensanglanté. Il y avait passé toute sa vie, parmi ces objets. Il n'a pas voyagé, il n'avait pas beaucoup d'espoir ni de perspectives d'avenir. Seulement Béhémot, l'entreprise du grand-père.

Une chose était claire, le vieux sac de bâtons de golf n'aurait jamais dû se trouver près de la porte, il ne voulait rien toucher et a quitté le magasin en sonnante à la

porte. Jeannette l'observe depuis le buffet de son établissement. Si elle avait avalé sa timidité, elle serait allée à sa rencontre et l'aurait embrassé. Elle se demandait quel serait le goût de ses baisers, la douceur de ses cheveux, le contact de ses mains sur sa peau. Adrien était là, à la porte, regardant l'infini. Il semblait qu'à tout moment, il allait s'effondrer. Jeannette n'a pas eu le courage de traverser la rue et de sortir à sa rencontre, elle se mordait la lèvre inférieure de colère face à son manque d'initiative quand Adrien a finalement mis les mains dans ses poches et s'est mis à marcher.

## 2

### Café froid

Adrien pédala sur sa bicyclette jusqu'au numéro 21 de l'Avenue Léon Blum. La Gendarmerie Nationale était un bâtiment moderne de quatre étages, avec de nombreuses fenêtres, de vastes espaces verts et un grand parking. Il n'eut pas de mal à trouver un endroit où poser sa bicyclette et à monter au deuxième étage, après avoir déposé une main courante auprès du policier de service.

Le commissaire Legrand essayait de procéder à une reconstruction des faits:

—Et donc, il n'a rien emporté, il vous a seulement fait peur?

Adrien signala son visage de l'index: —Vous croyez vraiment que ceci est la conséquence d'une simple frayeur?

—Je vois, je vois... , essayons de garder notre calme.

—Je veux établir le lien —poursuivit-il, — savoir s'il y a eu préméditation ou s'il s'agit d'un fait isolé et fortuit. Connaissiez-vous l'individu ?

—Je vous ai déjà dit que je ne l'avais jamais vu de ma vie, qu'il avait l'air d'un touriste.

—Et pourquoi vous a-t-il agressé ?

—Pourquoi ne pas lui demander à lui quand vous le retrouverez ?

—Prenez note! Agression injustifiée, —indiqua-t-il à l'agent qui martelait les touches du clavier de l'ordinateur —Dommages matériels et corporels.

—J’aurai besoin d’un rapport médical. Description de l’individu ..., pourriez-vous nous dire à quoi il ressemblait ? —

Après environ deux heures éprouvantes de retours en arrière et de questions qui tournaient sans cesse autour du même sujet, Adrien sortit de la gendarmerie, encore plus étourdi qu’il ne l’était avant d’y entrer. L’agresseur n’avait pas d’antécédents, c’était simplement un citoyen qui avait une mauvaise journée, qui avait fait irruption dans la boutique d’Adrien comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, mais qui n’avait rien dérobé et ne l’avait pas menacé verbalement. Il pouvait porter plainte, mais le commissaire le prévint que la compagnie d’assurances ne prendrait en charge qu’une infime partie des dégâts car le local ne possédait aucun dispositif de sécurité: alarmes, caméras ou détecteurs qui pourraient dissuader quiconque de commettre de tels actes.

Même s’il était la victime, Adrien ne pouvait éviter de se sentir coupable à présent. Il se remit à pédaler jusqu’à une cafétéria, dans le froid gris qui lui pinçait le visage. A moins de cent mètres de l’arrivée, la bicyclette freina brusquement et Adrien tomba par terre. Après avoir essayé en vain de remettre la chaîne à sa place pendant près d’une demi-heure, il avait non seulement les genoux endoloris mais aussi les mains pleines de cambouis.

La cafétéria Table Ronde, au numéro sept de la place Saint-André, était la deuxième cafétéria la plus ancienne de France et son propriétaire un bon client et ami. Adrien s’écroula littéralement sur un des fauteuils.

Ce n’était pas tant ce qui s’était passé, c’était plutôt qu’il était fatigué, mais malgré le fait d’avoir longuement pédalé sur cette lourde bicyclette de la fin des années quarante, sa fatigue n’était pas uniquement physique. Il était plongé dans un ennui profond et asphyxiant dans lequel la routine quotidienne l’écrasait. Il n’avait pas grand-chose pour se sentir mieux, pas d’épouse qui l’attendait, ni d’enfants, ni de parents, même pas un chien qui remuerait la queue en signe d’affection; seulement une vieille boutique, avec beaucoup de poussière et peu de clients. Il avait déjà vu presque tous les films d’intrigue policière, ses préférés, sur Netflix,

et lu plusieurs fois “*Le troisième homme*”. Aujourd’hui, cependant, il ne se sentait pas la force de reprendre un livre.

Ce n’était pas non plus à cause de l’incident qui lui avait valu un nez cassé, c’était tout le reste, quelque chose de plus intime. Il avait passé toute sa vie à attendre quelque chose, quelque chose qui pourrait changer le cours de son existence, quelque chose d’autre qu’une boîte en laiton remplie de vieilles photos et toujours les mêmes films. Son petit déjeuner était resté sur le comptoir, des *muffins* saupoudrés de chocolat préparés par Adélaïde Cookies qui étaient maintenant remplis d’éclats de verre.

—Qu’est-ce qu’il t’est arrivé au nez ? – demanda Guiraud, le propriétaire de la cafétéria.

—On a cambriolé mon magasin.

—Et qu’est-ce qu’ils t’ont volé ?

—Mon amour-propre et ma confiance en moi.

—Ne sois pas si mélodramatique, Adrien. L’assurance prendra tout en charge.

—Pas tout, non. Il est possible que je sois remboursé un peu, j’ai encore la garantie de chaque objet, mais ça n’est pas ça le problème.

—Alors c’est quoi ? —demanda Guiraud tout en préparant le café à son ami comme il l’aimait.

—C’est que je suis fatigué. Pas physiquement. Je suis émotionnellement épuisé.

Guiraud sortit deux verres et la bouteille de *Frapin* qu’il gardait pour des occasions spéciales, puis il s’assit à ses côtés. Le Cognac conservait cet arôme fin de notes florales et une saveur intense de vanille torréfiée. L’alcool provoqua un picotement dans le nez d’Adrien jusqu’à le brûler, mais la deuxième gorgée passa plus facilement.

—Tu devrais prendre des vacances. Tu pourrais aller dans un endroit exotique avec du sable blanc et des filles en bikini— lui suggéra vivement Guiraud.

—Des bikinis ? Je crois que les bikinis ne vont pas résoudre le problème. J'en ai marre de tout, tu vois ce que je veux dire ? — lui répondit Adrien en signalant sa bicyclette — J'en suis arrivé à un point où je ne sais pas ce que je vais faire de ma vie...

—J'espère que tu ne vas pas faire de bêtise. Ce que nous faisons avec notre vie c'est la vivre. —Guiraud remplit à nouveau son verre pendant que le café refroidissait sur le comptoir. Pourquoi tu n'achètes pas une bicyclette neuve et tu donnes celle-ci au musée ?

Adrien le regarda d'un air triste. : —Tu n'as pas l'impression d'avoir perdu ton temps, que la vie est passée devant toi sans même t'en rendre compte ?

Guiraud ne savait pas quoi lui répondre : —Bienvenu au club mon ami. Eh bien moi je suis toujours resté ici, je ne saurais pas faire autre chose...

Adrien se leva quand la bouteille commençait à s'éclaircir et se dirigea vers Guiraud en titubant légèrement : —Dis-moi combien je te dois.

Guiraud se leva fougueusement et en fit tomber sa chaise : —Tu ne me dois rien mon vieil ami. Aujourd'hui c'est la maison qui invite. Au revoir !

Cette nuit-là, avant d'aller se coucher, Adrien se remit à sa lecture préférée : les romans de Graham Green. Il fit un véritable effort pour ouvrir le livre, mais les pages d'un bon livre sont comme un duvet en hiver. L'intrigue, le mystère et les retournements de situation lui feraient oublier la douleur de son nez pendant un moment. Le médecin avait dû replacer sa cloison nasale et il avait encore le visage tellement enflé qu'il devait lever le livre pour voir le texte en entier.

Cette nuit-là il se sentit mal à l'aise et inquiet. Ce touriste fou avait cassé tellement de choses que ça lui était presque égal à présent. Il n'avait pas encore fait l'inventaire des dommages ni déclaré l'incident auprès de sa compagnie d'assurances, il n'en avait pas la force. Vers trois heures du matin il était à nouveau assis face à la rue et dégustait une tasse de thé à la camomille fumant et très sucré. La température dans les villages alpins était descendue en dessous de cinq degrés et le souffle froid de novembre embuait les vitres de ses fenêtres.

Adrien s'était lassé de sa vie, de sa solitude. Cette nuit d'insomnie, d'allées et venues sur la moquette, de retours à sa lecture et de tasses de thé lui fut cependant très fructueuse.

Le lendemain il mit la boutique en vente. Il lui fallut quatre mois pour se défaire de tout, jusqu'au dernier article de son magasin, mais avec l'argent qu'il avait réuni il put payer toutes ses dettes, acheter un appareil photo, deux valises et un billet pour Brooklyn.

Béhémoth finirait par devenir une succursale de la Banque Populaire des Alpes, et le souvenir de l'antiquaire s'effacerait très vite des mémoires.

Madame Jeannette le prévint maintes fois qu'il se trompait, que cette aventure n'avait pas de sens... en vérité elle n'était pas sincère envers Adrien, elle se demandait tout simplement comment allait être sa vie à partir de maintenant, comment elle allait pouvoir vivre sans le voir tous les matins, sans l'avoir auprès d'elle. Malgré cela elle lui racheta la plupart de son mobilier et de nombreux objets anciens. Sans s'en rendre compte elle avait redécoré son magasin de gants avec toutes sortes de souvenirs de lui, chacun d'eux était une partie d'Adrien et elle en souffrirait en silence. Elle insista plusieurs fois avec l'aide de Guiraud, mais Adrien était bien décidé à émigrer aux États-Unis.

—Moi je lui ai seulement conseillé de prendre des vacances...

— Toi et tes conseils. Tu te prends pour Jorge Bucay pour dire aux autres ce qui te passe par la tête ? — lui reprochait Jeannette pendant que les larmes coulaient sur ses joues rosies par le froid.

Guiraud y Jeannette se séparèrent de lui devant la porte d'un taxi. Jeannette resta dans la rue pendant que le Uber s'éloignait du quartier, de sa ville, de sa vie. Si elle avait été suffisamment courageuse, elle l'aurait accompagné jusqu'à l'aéroport en Isère, à quarante-cinq kilomètres de distance, même si, une fois là-bas, les adieux auraient été bien pires, entre autres parce qu'Adrien n'avait pas la moindre idée de ce que sa voisine ressentait pour lui, pas même le moindre soupçon. Il était tellement absorbé par sa vie, tellement occupé à s'apitoyer sur son sort qu'il n'avait pas conscience de tout ce qu'il laissait derrière lui.

# 3

## Une usine à sucre

Quand Adrien vit de près la Statue de la Liberté, le sentiment qu'il avait accompli quelque chose d'important pour la première fois de sa vie lui vint à l'esprit, même si pour cela il avait dû investir jusqu'au dernier centime. Ça n'avait pas été facile de trouver le courage de tout laisser derrière soi et de tout recommencer, ça n'était pas facile, mais c'était nécessaire. Peut-être qu'il traînerait toute sa vie comme un lourd boulet cette sensation étouffante de stagner, mais il devait essayer, c'était un changement si radical qu'il était lui-même effrayé par les conséquences de la décision qu'il avait prise, à ce moment précis c'était comme vouloir décrocher la lune, même s'il valait mieux pour l'instant ne pas trop y prêter attention et regarder vers l'avant.

Avec un décalage de six heures de moins sur son horaire habituel et après une demi-journée de traversée en avion au-dessus de l'immensité de l'Océan Atlantique, Adrien se sentait un peu étourdi.

Le robuste Airbus 321 atterrissait sur JFK, l'aéroport le plus fréquenté des États-Unis et tout le monde semblait savoir où il allait. Les huit terminaux de vols internationaux fonctionnaient à plein régime et l'énorme hall ressemblait à un donut au-dessus d'une fourmilière. Comme il fallait s'y attendre, personne ne parlait français, alors Adrien dut improviser. À l'aide d'un petit dictionnaire de poche intitulé "Français pour *dummies*", et de quelques indicateurs lumineux pour accéder enfin à la zone de parking, Adrien ne comprenait pas pourquoi on pensait que ces mannequins utilisés dans les essais de collisions de véhicules étaient si stupides. Dans tous les cas les *dummies* étaient courageux, et si pour quelque

raison il devait maintenant se comparer à eux, lui-même se considérerait tout aussi téméraire.

Lors de sa première journée dans la ville animée de New York ses bagages avaient été perdus, ses économies volées en sortant d'un taxi, et il avait été témoin de la dureté de l'hospitalité de certains quartiers. Il avait réussi à protéger son appareil photo qui était resté intact et avec le peu qu'il lui restait dans ses poches il avança le prix de vingt jours de pension dans un immeuble délabré en briques rouges près de *l'Upper Bay*. Il lui faudrait attendre plusieurs semaines avant de recevoir une nouvelle carte de crédit et encore plus longtemps pour que l'ambassade puisse lui fournir un duplicata de son passeport.

Il ne faisait que des photos, ne se reposait pas assez et mangeait à peine, seulement des photos qui reflétaient des émotions différentes, la joie, la tristesse, la passion, la confusion ou la perte. Chacune de ces images lui renvoyait son regard intérieur reflété dans le miroir d'une flaque d'eau sale. Il avait placé son matériel et les bacs de développement photographique dans la salle de bains qui émanait une lumière rouge semblable aux petites lampes des ruelles de Chinatown.

Quand il n'eut plus la possibilité de payer un loyer il chercha un nouvel endroit où se loger, en France il avait eu son propre commerce, un logement confortable, une vie remplie d'agréables petits-déjeuners, de livres et de films anciens depuis son canapé. Ici il n'avait rien, forcer cette serrure serait le point de non-retour, il le savait, mais il le fit.

Dans le vieux quartier de Williamsburg, tout près de la berge d'East River, se trouvait une usine abandonnée entourée de clôtures rouillées, d'herbes sauvages et de murs couverts de graffitis. A l'intérieur l'eau de pluie avait formé des petits dépôts de crasse et de boue. L'ancienne raffinerie *Domino Sugar* avait fermé ses portes depuis plus de quinze ans et même si la mairie avait déjà un plan d'urbanisme très contesté par le secteur le plus conservateur, pour l'instant tout était à la merci des intempéries. Adrien trouva un coin sec, près des vieux

bureaux. Il y avait une cheminée, des toilettes encore fonctionnelles et un matelas rembourré de cartons. Tout serait provisoire jusqu'à ce qu'il puisse vendre une de ses photographies. Comme aurait dit son ami Guiraud « Une situation désespérée exige des solutions désespérées ». Son cognac pour occasions spéciales et sa capacité d'écoute lui manquaient, beaucoup d'autres choses lui manquaient aussi et à présent elles lui semblaient aussi loin que toutes ses attentes.

Le vent sifflait parmi les vieux tuyaux en fer et les fenêtres qui n'avaient pas de vitre avaient été obstruées avec des feuilles en plastique, une faible lumière électrique filtrait depuis la rue en projetant un faisceau fantasmagorique d'ombres sinueuses lorsqu'il entendit soudain un craquement de pas. Adrien retint son souffle et regarda fixement la porte. La poignée tournait lentement dans le sens des aiguilles d'une montre pendant qu'il restait silencieux, enveloppé dans une couverture. Quelques secondes plus tard, un enfant afro-américain d'environ dix ans entra et resta debout à l'observer.

— Qui es-tu, toi ? — Demanda l'enfant dans un anglais parfait de New York.

— Comment ça qui je suis ? Ça n'est pas moi qui devrais te le demander ?  
— Répondit Adrien dans son français habituel.

— Je suis Cuyami, mais tout le monde m'appelle Yami, et j'ai faim — dit l'enfant tout en cherchant des yeux quelque chose d'intéressant. Il avait dit cette dernière phrase dans un français correct.

— Comment ? Tu parles ma langue ? — Demanda Adrien

— Oui ! Ma famille d'accueil était française, mais je ne la supportais pas. — Tu as quelque chose à manger ? Insista à nouveau Yami

— Tu ne m'as pas dit ce que tu faisais ici, dans cette usine abandonnée.

— Nous vivons ici. — Répondit l'enfant très sûr de lui.

— Nous ? Qu'est-ce que ça veut dire, nous ?

Un Beagle souriant avec des tâches marrons et qui remuait la queue sans cesse apparut derrière l'enfant.

—Voici Cooper, mon meilleur ami. Bon, on s'en va...

—Attends, attends ! Lui demanda Adrien avec empressement. —Comment as-tu dis que tu t'appelais ?

—Je m'appelle Cuyami, ou Yami si tu préfères.

— D'accord, Yami. Tu veux des gâteaux au chocolat ?

Le feu dans la cheminée, les gâteaux et la compagnie aidèrent l'enfant et son chien à se détendre. Yami. C'était un chapardeur qui vivait de ce qu'il trouvait ou de ce qu'il pouvait voler sur les marchés. Quelques semaines après sa naissance sa mère l'avait abandonné devant la porte de Saint Michael's, l'église de Sunset Park. Son père, quant à lui, n'a jamais été au courant et il fit sa vie. L'enfant passa d'un foyer à l'autre comme une lourde valise et finit par atterrir chez les Rousseau, une famille aisée propriétaire de plusieurs restaurants. Lui était un vieux débris et elle une femme frivole dont les caprices coûtaient cher. Yami fut un de ces caprices, comme une voiture neuve, ou un téléphone design, jusqu'à ce qu'il les abandonnât. Il ne se sentait pas aimé, ils n'étaient pas sa famille, et c'est ainsi qu'il vivait maintenant avec son fidèle Cooper dans une usine délabrée en attendant que la mairie décide de la démolir.

Pendant la journée, Yami et son complice à quatre pattes erraient dans la ville, ils avaient leurs endroits stratégiques pour voler des choses sans être vus, puis à la tombée du jour ils revenaient diner avec Adrien dans la vieille usine à sucre. Avec ce qu'ils avaient récupéré, tous les trois préparaient un festin dans la cheminée.

Adrien consacrait une grande partie de la journée à faire des photographies, qu'il vendait ensuite dans la rue. Ça n'était pas grand-chose mais grâce à cet argent il pouvait acheter un peu de matériel et payer un hot-dog de quatre-vingts centimes pour lui et quelque chose pour l'enfant et son chien Cooper.

Il n'était pas très d'accord avec la vie que l'enfant avait décidé de vivre, mais il n'était évidemment pas la personne indiquée pour donner des conseils, il était l'incarnation du mauvais exemple. Cela faisait longtemps qu'il ne jouissait pas d'une harmonie paisible, de celles qui se produisent quand ce que l'on fait, ce que l'on dit et ce que l'on pense vont dans la même direction.

Au fil des jours il se sentait de plus en plus loin de ses rêves, il avait perdu du poids et une certaine nostalgie commençait à se dessiner dans ses yeux. Cet après-midi-là il marcha dans Plymouth Street, la pierre calcaire du pont de Brooklyn se découpait dans un firmament presque bleu d'étoiles sans éclat.

Tout en observant le ciel contaminé par les lumières de la ville, il pensa qu'il avait échangé l'ennui de Grenoble contre la misère de Brooklyn, il avait le sentiment d'avoir commis une lamentable erreur, et tout autour de lui tendait à le conforter dans cette idée. L'insistance de Madame Jeannette et l'absurdité de ce voyage lui traversèrent l'esprit.

Il se sentait particulièrement faible et abattu aujourd'hui, presque autant que le jour où il avait failli mourir congelé dans le lac de Monteynard en essayant de fuir sa propre vie étouffante. Mais maintenant il y avait bien quelqu'un qui l'attendait à la maison, un enfant et son chien. La compagnie de Yami était la seule chose positive qui lui était arrivée depuis qu'il avait mis les pieds aux États-Unis.

Ce même après-midi, avant de retourner à son refuge, des passants distraits le bousculèrent et la pochette qui contenait ses photographies tomba sur le sol de façon spectaculaire. Tout son travail commença à s'envoler aux quatre coins de la rue Plymouth. Un des clichés vint se poser aux pieds d'un homme aux cheveux grisonnants qui portait un pull en cachemire et une veste épaisse à carreaux foncés. Il le ramassa et le regarda fixement, il l'éloignait et le rapprochait sans dire un mot.

Adrien mit un bon moment à tout ramasser. L'homme à la veste chic venait vers lui avec la dernière photographie à la main: —Elle est à toi, cette photo?

—Oui, Monsieur

—Tu as d'autres photographies comme celle-ci ?

Adrien, rouvrit simplement sa grande pochette à élastiques, tout était en désordre et de nombreuses photographies avaient été salies. L'homme mystérieux les regardait une par une avec un certain intérêt :

—Je veux toutes les acheter, donnez-moi votre prix.

Adrien n'en croyait pas ses oreilles. Que se passait-il ? Était-ce une plaisanterie? Il réfléchit à un prix qui lui permettrait de manger quelque chose de différent et de faire face à de petites dépenses, puis il regarda son appareil photo d'un air songeur.

—Je vous les vends pour cent-cinquante dollars. —L'inconnu le regarda et ébaucha un sourire :

—Je vous en donnerai trois-cents dollars, ça vous semble correct ?

—Ça me semble parfait, Monsieur.

L'inconnu fouilla dans ses poches, il lui donna les billets et une carte de visite:

—Pourriez-vous venir demain à cette adresse? Tenez, achetez quelques vêtements, et il lui donna 50 dollars de plus. —Je vous attends à dix heures, et s'il vous plait, ne soyez pas en retard.

L'homme repartit par où il était venu, mais tout le reste avait changé, Adrien avait un peu d'argent et un entretien d'embauche. Il regarda attentivement la carte :

**Early Daily News**  
Edward Thompson  
Editor in Chief

Le soir il entra dans un bazar pakistanais, il acheta le dîner et diverses affaires de toilette, puis à la station-service il fit l'acquisition d'un pantalon bleu, d'une chemise claire et d'un pull-over gris au col en "v", et aussi de simples chaussures pointure 42.

Il eut beaucoup de mal à trouver le sommeil et se leva à sept heures. Le rituel d'hygiène serait complet ce matin-là, il se coupa les cheveux, se lava les dents, se rasa et fit sa toilette consciencieusement, puis il s'habilla avec ses nouveaux vêtements, sauf son manteau qui était celui qu'il portait d'habitude. Cooper eut besoin de le renifler longuement pour s'assurer qu'il s'agissait bien de lui, même si aujourd'hui il avait une odeur étrange, il sentait le propre.

—Tu es sûr de savoir ce que tu fais ? — Lui demanda Yami

—De quoi parles-tu ?

—Quand ils découvriront que tu n'as pas de papiers, ils pourraient t'arrêter et te renvoyer dans ton pays. Ils ne peuvent pas te donner de travail comme ça. Le service d'immigration peut te rapatrier d'un claquement de doigts. Il vaut mieux ne pas se montrer et passer inaperçu.

—Et comment sais-tu tout ça ? J'ai du mal à croire que j'ai cette conversation avec un enfant de dix ans.

—Je ne suis pas un enfant, j'aurai onze ans en décembre.

—D'accord, Yami, je te remercie de t'inquiéter autant pour moi, mais c'est la première occasion d'améliorer ma situation qui s'est présentée à moi depuis que je suis arrivé et je ne veux pas la laisser passer. Parfois il faut prendre des risques, tu comprends?

L'enfant regarda tristement la pointe de ses baskets usées puis il dit: —Tu me promets que tu reviendras?

—Viens ici mon pote. —Lui demanda Adrien. Puis, le serrant dans ses bras:

—Je te promets que je n'irai nulle part sans toi—

L'enfant sourit pendant que Cooper levait ses pattes avant.

## Early Daily News

L'Early Daily News se trouvait à plus d'une demi-heure de marche en direction du Pont de Brooklyn. Il n'aurait pas besoin d'utiliser les transports en commun pour arriver à l'heure à son rendez-vous puisqu'il était relativement près.

Adrien se mit à marcher vers son avenir, à l'exception de son manteau, son apparence s'était bien améliorée, il ne pouvait éviter complètement d'avoir l'air français, peut-être à cause de ses cheveux, mais malgré cela le vendeur de hot-dogs ne le reconnut pas. Il lui restait assez d'argent pour se payer un café, mais il pensa qu'il valait mieux le gérer avec précaution, puis il investit tout de même l'intégralité de sa fortune dans des chocolats pour Yami.

L'immeuble en briques, en ciment et en verre conservait son style d'origine. Dans l'entrée principale aux grandes baies vitrées flanquées de colonnes ioniques de presque quatre mètres de hauteur se trouvait la réception, un demi-cercle en bois et aux moulures dorées.

—Mr. Edward Thompson?

La réceptionniste venait de terminer de sécher son vernis en soufflant sur ses ongles: —Il est en réunion .

—Est-ce que je peux l'attendre ici? —Demanda Adrien.

—Vous avez rendez-vous? Lui répondit Mademoiselle Nancy Wood tout en observant le brillant nacré de ses ongles.

—Oui, dans cinq minutes.

—D'accord. Dites-moi votre nom.

—Adrien Lefebvre.

Mademoiselle Wood marqua un numéro du douzième étage et pendant qu'elle attendait que quelqu'un décroche, elle observait d'un air las l'allure péquenaude du visiteur. Adrien n'avait pas perdu lui non plus un seul détail de la réceptionniste, son décolleté était partiellement illuminé par la lumière intérieure de la réception qui créait une ambiance de vitrine de pâtisserie. Elle en était consciente et elle sourit quand Adrien lui adressa un regard, il ne pouvait pas s'en empêcher, il était français.

—Monsieur Thompson?, vous avez de la visite. D'accord, je lui dis de monter.

Elle raccrocha et indiqua à Adrien d'un air distant: —Douzième étage, couloir de gauche, bureau numéro neuf, vous ne pouvez pas vous perdre.

—Merci beaucoup.

Adrien s'éloigna de la réception de quelques pas, mais il se retourna ensuite et lui dit: —À bientôt, Moneypenny.

C'était tout bête mais il avait toujours eu envie de le dire. Pendant qu'il appuyait sur le bouton vert de l'ascenseur il put constater dans le reflet du cristal que Miss Moneypenny souriait et soutenait une partie de sa chevelure blonde derrière une oreille ornée d'une boucle en or et en pierres d'imitation.

Porte numéro neuf. Editor in Chief. Ils étaient vraiment en réunion,

Adrien frappa à la porte.

—Oui ! Entre et assieds-toi.

C'était un bureau avec une table en acajou et des bibliothèques avec des magazines, des livres et des dossiers en désordre. La lumière naturelle perçait au travers d'une grande fenêtre depuis Astor Place. L'air de la rue berçait les tilleuls touffus et faisait frémir leurs feuilles comme de petits éventails.

—Je te présente deux collègues de rédaction: John Taylor et Pharell Bradley. Eux aussi ont vu tes photographies.

Notre journal est distribué aux quatre coins de Brooklyn, près de trois millions de citoyens et sur une bonne partie de New York, bien que sa distribution s'effectue dans tout le pays. Notre devise est celle des trois points : Curieux, Créatifs et Constructifs.

—Crois-tu que tu pourrais correspondre à cette description?

—Que voulez-vous dire?

—Nous aimerions que tu fasses partie de notre équipe.

Adrien regarda fixement le rédacteur en chef, ses paroles lui parvenaient comme une pluie fine et rafraîchissante après un été étouffant.

En moins d'une semaine le chef Thompson s'occupa de lui procurer un permis de séjour et de travail, le Visa EB3, un nouveau compte en banque, une carte de crédit et un passeport. Grâce à ses connaissances il put aussi l'aider à faire l'acquisition d'un appartement de cent-vingt mètres carrés avec terrasse et jardin pour un prix très inférieur à celui du marché et dans un des endroits les plus beaux et à la fois anciens de la ville. Vus les antécédents d'Adrien, Thompson espérait qu'il pourrait s'y sentir comme chez lui.

Les photographies d'Adrien paraissaient sur les couvertures de l'Early Daily et les ventes du journal avaient augmenté. Le nouveau photographe accompagnait Taylor et Bradley dans leurs interviews et dans leur recherche de nouvelles informations. Peu à peu le journal comprit l'importance du travail qu'effectuait le photographe français en renforçant les textes par des images qui parlaient d'elles-mêmes.

Les deux premières semaines passèrent très vite, et un samedi matin Adrien décida de faire une longue promenade et de prendre un bon café, un vrai. Il y avait de la musique dans la cafétéria, le sifflement au début d'une chanson intitulée "*Wind of change*" (Vent de renouveau) lui rappela tous les changements qui s'étaient produits depuis son arrivée aux États-Unis. Ce moment-là, une tasse à la main et la chaleur sur ses lèvres, c'était son moment à lui, et il se sentait réconforté par sa capacité à reconnaître tout ce qu'il y avait de bon dans de simples gestes.

L'avenue Bedford était bondée et juste en face de la cafétéria se trouvait *Whole Foods Market*. Les supermarchés de New York ne sont pas grands et les clients ne font pas leurs courses avec des caddies mais avec des paniers à anses, malgré cela il y a généralement beaucoup de monde. Adrien savourait son grand moment près de la fenêtre lorsqu'il vit passer Yami. L'enfant demanda à Cooper de l'attendre sur le trottoir, sans même l'attacher au lampadaire, puis il entra dans le supermarché. Quatre minutes plus tard il en ressortit en courant avec un sac de dix kilos de pommes de terre congelées, Cooper l'accompagna immédiatement et derrière eux l'agent de sécurité leur criait de s'arrêter.

Adrien finit rapidement son café et sortit précipitamment dans la rue en essayant de ne pas trop attirer l'attention.

Quelques heures plus tard, Adrien se trouvait toujours dans le supermarché en train de rembourser tous les dégâts et d'essayer de convaincre le propriétaire de ne pas porter plainte contre l'enfant. Le responsable de la sécurité se plaignait que ça n'était pas la première fois et qu'ils en avaient assez de tous ces vols et de toutes ces persécutions. Ils finirent par trouver un accord "à l'amiable" qui coûta à Adrien son mois de salaire ainsi que des supplications, des excuses et des promesses à n'en plus finir.

Le soir il se rendit à l'usine à sucre. Yami était là, en train de frire ses fichues pommes de terre.

— Bonjour Yami. Comment vas-tu?

L'enfant courut à sa rencontre et le serra dans ses bras.

—Yami il faut qu'on parle.

Trois semaines plus tard, Adrien et Yami avaient rendez-vous avec l'assistante sociale au tribunal Kings County de la rue Adams. La salle était bondée. Il y avait quelques voisins, une grande partie de la rédaction de l'Early Daily, des membres de l'entreprise de sécurité des supermarchés et Money Penny en personne. La juge Elizabeth Connors présidait la séance:

—D'après ces informations, le jeune Cuyami Drayton de onze ans a déjà été placé dans quatre familles d'accueil, il y a des plaintes contre lui pour vol à l'étalage, il ne reçoit aucune éducation scolaire, aucune assistance médicale et vit dans la rue. Où sont ses parents?

Madame Murray, l'assistante sociale, se leva pour essayer de répondre :  
—Nous n'avons pas pu les localiser, Madame la Juge. Nous avons perdu la trace de sa mère en 2009 à *Brookdale Hospital* où elle a été soignée pour overdose. Elle s'est sauvée du service de soins intensifs dès qu'elle a repris connaissance et nous n'avons pas pu la retrouver. Quant au père nous n'avons aucune preuve qu'il soit encore dans le pays ni aucune certitude sur son identité actuelle.

—Que voulez-vous dire par son identité?

—Et bien, nous n'avons jamais su qui il était, seulement qu'il s'était engagé dans l'armée et qu'il avait été tué lors d'un combat en Afghanistan.

La juge Connors médita en silence pendant d'interminables minutes, puis elle regarda l'enfant et l'audience. —Selon mon point de vue et en référence aux lois qui régissent la ville de New York, je ne vois qu'une solution à ce cas : que l'enfant soit placé sous la tutelle d'un centre privé pour mineurs où il pourra recevoir l'éducation et l'attention nécessaires à sa réintégration dans la société lorsqu'il atteindra l'âge de la majorité.

—Madame la juge. Nous voudrions vous proposer une autre solution pour le bien-être de l'enfant.

— Mme Murray, venez à la barre.

L'assistante sociale pris ses documents et se dirigea vers le pupitre des magistrats. —Mes respects, Madame la juge. Nous vous apportons les documents de sollicitude de garde et d'adoption par mon client.

La juge Connors la regarda d'un air sévère par-dessus ses lunettes: —Pourquoi n'avez-vous pas apporté ces nouveaux documents plus tôt?

—Je vous présente mes excuses, c'est ma faute. La procédure et les démarches pour que toute la gestion soit cautionnée par les organismes que je représente nous ont pris un certain temps.

—Qui fait la requête?

—Bien, voici ses pièces d'identité et son titre de séjour.

—D'accord. Retournez à votre place.

—Monsieur Lefebvre?

Adrien se leva pour répondre aux questions de la juge Connors: —Madame la juge.

—Vous vivez aux États-Unis depuis bien peu. Pourquoi souhaitez-vous adopter cet enfant de onze ans, Cuyami Drayton?

—Madame la juge. Nous nous connaissons depuis quelque temps. Nous sommes devenus de bons amis et nous avons partagé beaucoup de choses ensemble. Nous sommes seuls tous les deux et nous avons compris combien nous avons besoin l'un de l'autre. J'ai actuellement un emploi bien rémunéré et un grand logement avec trois chambres. Je sais que cela pourrait être un bon début et je suis prêt à donner à Cuyami toutes les opportunités qu'il n'a pas eues jusqu'à présent de bénéficier d'une éducation, de l'assistance médicale et aussi de l'amour d'un père.

Adrien fit une pause. Il était visiblement ému.

—Vous pouvez vous asseoir, Monsieur Lefebvre. Très bien, l'enfant doit se lever pour répondre à de simples questions.

Le petit Yami souriait tout en arrangeant son nœud papillon à violons bleus. Toute la salle avait le regard posé sur l'enfant noir aux cheveux si frisés qu'ils retombaient sur son front comme des ressorts. Sa veste le piquait un peu, mais il était décidé à ne pas décevoir Adrien, pas à un moment comme celui-là.

## Vents de nouveaux

Quelques semaines plus tard.

Il avait neigé toute la nuit et au petit jour la ville ressemblait à un grand gâteau saupoudré de sucre.

Yami avait décoré sa chambre avec des personnages de *Stranger Things*, sa série préférée, et aussi de *La Guerre des Étoiles*. L'enfant avait presque autant de jouets que de livres, Adrien lui avait inculqué son amour pour la lecture de Graham Green et même si Cooper avait sa propre niche dans le jardin, il avait passé la nuit aux pieds de l'enfant.

L'adaptation de Yami à l'Henry Bristow School avait été progressive, jusqu'alors son esprit indépendant lui avait valu quelques difficultés dans le travail en équipe, ainsi que pour suivre et obéir à de simples instructions. Cependant, le pire pour lui avait été de se séparer de Cooper pendant une bonne partie de la journée. Adrien lui rappelait sans cesse la devise de l'école: "Dis-moi et j'oublie, enseigne-moi et je me souviens, implique-moi et je comprends ». Cette phrase sur l'importance de nous impliquer dans ce que nous faisons fut prononcée il y a plusieurs siècles par Benjamin Franklin, un des fondateurs des États-Unis.

L'école se trouvait à Park Slope, à seulement vingt minutes en transport scolaire de la rue numéro neuf et Yami, qui s'était déjà fait des amis, ne voulait pas qu'Adrien vienne l'attendre à la porte du collège.

Avant Noël la rédaction d'Early Daily cherchait une bonne histoire pour la rubrique des héros anonymes. Adrien ne se considérait pas précisément un héros, mais d'une certaine façon il avait obtenu beaucoup de choses en peu de temps : un foyer, une famille, une sécurité financière, un travail qui réveillait toujours son côté le plus créatif...

Le chef Thompson était d'accord avec le reste de l'équipe:

—Adrien, c'est toi qui devrais écrire cette histoire.

Adrien chercha au fond de lui-même et finit par accepter de la rédiger. Mil deux-cents mots avec double espace.

L'histoire s'intitulait: "Yami et l'usine à sucre", dans laquelle le véritable héros de son récit était un enfant de onze ans et son petit Beagle. L'histoire émut ses lecteurs et même la Mairie, qui décida de reconvertir l'usine en musée. Le succès du récit d'Adrien fit reconsidérer beaucoup de choses de la part de la rédaction et dès lors la rubrique serait la rubrique Lefebvre, de sorte que, outre les photographies, son nom apparaîtrait également à la page dix-huit avec une petite photo de lui qui ne lui faisait pas vraiment justice, mais qui reflétait son esprit inquiet et créatif.

Très loin de là, Madame Jeannette recevait une lettre des États-Unis, Adrien allait bien et avait beaucoup de choses à lui raconter. Avec la lettre il y avait une photographie d'Adrien avec un enfant afro-américain très souriant et un chien. La lettre était également accompagnée d'une coupure d'une page de journal de Brooklyn avec son nom.

Adrien s'excusait de ne pas avoir écrit plus tôt puis il l'invitait à lui rendre visite dans son nouvel appartement du quartier de Brooklyn Heights.

Jeannette n'était jamais sortie de Grenoble et l'idée de voler la terrifiait, mais elle se souvint de cet ancien proverbe qui disait qu'attendre ou passer toute sa vie à attendre peut provoquer une maladie du cœur, de sorte qu'après y avoir réfléchi pendant tout un week-end, elle accrocha le panneau « fermé pour congés ». Elle avait l'impression de commettre un délit, mais elle le fit ; elle prit deux comprimés antipanique et monta dans l'avion.

Les rues de Brooklyn au petit jour sont comme toutes les autres rues du monde, des volets qui s'ouvrent, des personnes qui baillent, des clochards qui traînent leurs pieds fatigués vers nulle part, les routines et les habitudes, qui se réveillent timidement pour recevoir la lumière de l'aube.

Donovan conduisait son camion réfrigérant comme chaque matin, mais aujourd'hui il se sentait particulièrement fatigué, ses enfants George et Jenny, de neuf et huit ans respectivement, avaient la grippe et pendant que son épouse s'occupait du petit Ron, lui avait passé presque toute la nuit sans dormir, assis sur un fauteuil d'enfant aux motifs de Disney. Il se frottait les yeux lorsque le feu passa de façon inattendue du vert au rouge pendant qu'un homme traversait avec son chien.

Pour la première fois de sa vie madame Jeannette avait été spontanée, presque impulsive en acceptant l'invitation d'Adrien. L'avion atterrit à une heure de l'après-midi, mais Adrien n'était pas à l'aéroport comme il lui avait promis. Après une longue attente, Jeannette montra à un chauffeur de taxi une adresse inscrite sur le revers d'une enveloppe, le 314 de la rue Hicks. Près de deux heures plus tard elle se trouvait devant l'appartement d'Adrien, mais elle avait eu beau appeler plusieurs fois, il n'y avait personne. Elle pensa un instant que tout avait été une erreur, le fait de venir et tout le reste, mais il lui sembla ensuite qu'il valait mieux être patiente et elle s'assit sur les marches du portail. La rue était jalonnée d'arbres verts et de grilles qui conduisaient aux sous-sols d'immeubles en briques rouges qui avaient été cuites plus d'un siècle auparavant.

Les gens la regardaient en passant, de par son aspect européen et sa valise, c'était évident qu'elle s'était perdue ou qu'elle s'était trompée. Le soir tombait sur la ville lorsqu'un transport scolaire s'arrêta devant la maison et un enfant à la peau foncée et aux boucles noires s'approcha d'elle avec son cartable.

—Bonjour. Tu es sûrement la dame des gants.

—Bonjour Yami, je vois que rien ne t'échappe. J'en tiendrai compte à l'avenir, même si je ne sais pas encore si je peux te faire confiance.

—Pourquoi dites-vous cela? Vous allez me confier un secret peut-être?

—Il est encore un peu trop tôt pour cela, tu ne crois pas? Nous devrions d'abord savoir où est Adrien. Au fait, tu parles très bien français.

—Merci. C'est vraiment étrange qu'il ne soit pas encore arrivé, il est toujours rentré à cette heure-ci. Il fait froid ici, vous ne voulez pas rentrer ?

—Tu as une clé?

—Bien-sûr, je suis grand!

Yami avait une clé à son cou pendue à un simple lacet de chaussure. Jeannette fit rouler ses valises à l'intérieur de la maison et regarda attentivement tout autour d'elle.

—Je lui dis tout le temps d'acheter un téléphone mais il ne m'écoute pas. On aurait pu l'appeler comme ça pour savoir ce qu'il s'est passé.

Jeannette et l'enfant s'assirent sur le canapé du salon. Sur le mur il y avait une lithographie d'une œuvre d'Andy Warhol inspirée par Elizabeth Taylor, des étagères avec beaucoup de livres, un vieux club de golf que Jeannette reconnut immédiatement, c'était le principal coupable de tout ce désastre, le même club avec lequel un fou détruisit une grande partie du magasin d'antiquités d'Adrien.

Tous deux étaient très silencieux, puis Jeannette se souvint :

—Je t'ai apporté un cadeau.

—Un cadeau pour moi! —S'exclama Yami

—Oui, il est dans une de mes valises.

Jeannette sortit un paquet de la taille d'une boîte à chaussures emballé dans un papier doré et avec un nœud rouge. Elle le posa dans les mains de l'enfant.

—Je peux l'ouvrir?

—Bien sûr! Comment vas-tu savoir ce que c'est sinon?

Yami déballa le paquet avec grand soin et à la fois avec impatience, c'était quelque chose de vraiment excitant, un cadeau inattendu. Lorsqu'il termina enfin il resta bouche bée :

—Le faucon millénaire! 5.000 pièces en 3D! C'est formidable.

L'enfant s'approcha de Jeannette qui lui tendait la main, mais l'enfant lui fit un simple baiser sur la joue et la serra dans ses bras: —Merci beaucoup d'avoir pensé à moi. On peut le commencer tout de suite ?

Ils avaient tout déballé, lu les instructions et assemblé les premières pièces lorsqu'ils entendirent un bruit à la porte de la rue.

A l'instant-même un petit Beagle fit irruption dans le salon en sautant d'un air joyeux.

—Je vois que Cooper t'aime bien. Pardonne-moi si j'arrive si tard, mais un camion a percuté un homme et j'ai dû aller en toute urgence sur le terrain pour faire des photographies pour le journal.

Quand Jeannette vit Adrien elle sentit qu'elle n'avait plus besoin de respirer, elle n'avait jamais été si heureuse de voir quelqu'un, elle se leva et marcha vers lui, mais elle trébucha sur Cooper et sur un pli du tapis et atterrit dans les bras d'Adrien, tout le reste passa naturellement et n'avait pas besoin d'explication.

Il n'y eut pas de première fois avec elle, il n'y en avait jamais eu, mais le vent de Brooklyn entraînait les arômes salins d'une mer agitée et secrètement endormie, un rêve qui allait se réveiller, qui allait se réveiller maintenant.

Adrien avait raison, l'attente le rendait malade, elle, maintenant le comprenait dans son inexplicable dimension, mais aujourd'hui toutes les minutes, tous les jours et toutes les années s'étaient fondus dans cette intense étreinte.

Cooper, très heureux, remua la queue et aboya une fois. Jeannette avait traversé l'Atlantique pour la première fois de sa vie, elle était donc très décidée à ne pas avoir peur, à ce que rien ne les sépare à nouveau, et elle embrassa l'antiquaire de Grenoble. Adrien la regarda attentivement et retourna à la douceur de ses lèvres.

Pendant ce temps-là un enfant construisait son puzzle du Faucon Millénaire, les gens vaquaient à leurs occupations habituelles et une brise subtile berçait les arbres des rues de Brooklyn.

La fin